

378
Bro

IGNACE BROUILLET, Ing. P., D. Sc.,
Directeur de l'École Polytechnique,
Montréal



Où en sommes-nous
dans notre
enseignement
pré-universitaire

Extrait de la
REVUE TRIMESTRIELLE CANADIENNE
No 148 - Hiver 1951 - 52

MONTREAL
1951



LA

418

9413768





OU EN SOMMES-NOUS DANS NOTRE ENSEIGNEMENT PRÉ-UNIVERSITAIRE *

Ignace BROUILLET

Il est d'usage que le président sortant de charge de l'Association canadienne-française pour l'Avancement des Sciences, prononce une allocution sur un sujet relevant de la discipline dont il a fait sa spécialité. Je ne voudrais pas déroger à une tradition aussi antique que solennelle, et cependant j'éprouve quelques scrupules à vous adresser la parole sur les grandeurs et les misères du béton. Je sais bien tout ce que ce matériau a accompli à notre époque, et il serait facile d'entonner un cantique sur sa solidité et sur sa résistance. Vous me pardonneriez bien volontiers de vous priver d'un plaisir aussi délicat. Je crois mieux faire en vous livrant tout bonnement quelques idées qui me sont chères en matière d'éducation, des idées nées de la réflexion et aussi de l'expérience acquise en ces dernières années, à titre de directeur d'une de nos grandes Écoles.

La vie m'a appris l'inutilité de toute critique destructive, cherchant toujours à monter en épingle la petite bête noire, se réjouissant des moindres déficiences, insistant avec une joie malsaine sur toutes les lacunes. Cependant, même si nous reconnaissons d'emblée et sans la moindre réserve que la perfection n'est pas de ce monde, comment ne pas également admettre qu'il y a toujours place pour des améliorations et que la discussion est féconde, quand elle a lieu entre gens de bonne volonté, désireux avant tout de favoriser l'essor des nôtres dans tous les domaines ? D'autant plus que je crois répréhensible cette espèce de fétichisme un peu puéril qui nous empêche de modifier quoi que ce soit à l'état de choses actuel, sous prétexte que ce serait manquer de respect et de considération pour nos devanciers. J'estime bien au contraire, que le meilleur témoignage d'appréciation à rendre à nos prédécesseurs, c'est justement de s'efforcer de poursuivre leur oeuvre, en la faisant bénéficier des connaissances nouvelles,

* Discours prononcé par M. Ignace Brouillet, Président sortant de charge de l'Association canadienne-française pour l'Avancement des Sciences, lors du Congrès annuel de cette Société, le 14 octobre 1951.

en l'adaptant à des exigences nouvelles qu'ils ne pouvaient pas prévoir, en la rendant en somme plus féconde et plus utile pour toute société comme pour toute la nationalité.

Je voudrais aujourd'hui insister plus particulièrement sur le rôle considérable joué par le cours classique dans l'éducation de la province de Québec. Un très bref aperçu historique ne sera pas indispensable à la compréhension du sujet. Pendant que l'État se souciait de répandre l'instruction primaire au sein de la population, c'est à l'initiative privée que nous devons le réseau actuel de nos collègues d'enseignement secondaire. Quand je parle d'initiatives privées, je veux souligner l'action heureuse accomplie par nos différentes communautés religieuses et par nos diocèses. Dans la pensée des fondateurs, il s'agit de nous préparer une élite intellectuelle capable d'assumer les postes de commande et d'éminer dans les professions libérales. À cette fin, on a voulu mettre l'accent sur les anciennes disciplines classiques qui ont fait leurs preuves depuis des siècles. L'un des esprits les plus novateurs de son temps, le publiciste Étienne Parent, voyait dans nos collègues "autant de citadelles nationales, et c'est ainsi, ajoutait-il, qu'il est sorti du peuple des hommes qui ont pris la place des déserteurs de 59 et qui ont fait qu'il y a encore un peuple canadien-français et que ce peuple pèse encore dans la balance des destinées canadiennes". De son côté, Louis-Joseph Papineau, qui n'a pas laissé une réputation de dévot, avait néanmoins la franchise de proclamer en Chambre : "Si les vues politiques de nos ennemis eussent prévalu, si leurs efforts pour décourager l'éducation, pour détruire tout motif d'impulsion parmi nous... n'avaient pas été contrebalancés par les sacrifices du clergé, nous fussions devenus des esclaves, des hommes asservis et méprisés". On ne peut rendre plus éloquemment justice à des pionniers dont l'oeuvre fut considérable et nécessaire.

Ce n'est pas faire une révélation sensationnelle de remarquer que notre enseignement est extrêmement complexe et que cela tient à une foule de facteurs dont les plus importants sont d'ordre religieux et ethnique. On s'applique de plus en plus cependant, depuis quelques années surtout, à mettre de la cohésion et de la coordination, mais il reste encore du chemin à parcourir en vue d'éliminer toute confusion, tout double emploi, toute perte de temps et d'énergie. Si l'on regarde ce qui se passe, sur le plan secondaire, du côté français et du côté anglais, on doit constater que

dans le secteur anglophone, le cours secondaire porte le nom de High School pour les quatre premières années, et le nom de College of Arts pour les quatre dernières années. Cette question de nomenclature n'aurait pas en elle-même beaucoup de conséquences, si ce n'était que le High School s'achève par l'examen d'immatriculation, permettant à l'élève de s'inscrire à l'Université dont fait partie le College of Arts. Chez nous, nous le savons, les huit années du cours classique sont parcourues d'un seul trait et dans la même maison d'enseignement.

Mais les différences ne s'arrêtent pas là. Conforme à notre conception humaniste de l'éducation, notre collège classique insiste davantage sur les langues de culture, le grec et le latin, qui sont obligatoires, et sur la formation littéraire. Cette distinction essentielle, l'un de nos grands éducateurs, Édouard Montpetit, l'a parfaitement mise en relief : "Sans préparer à la vie prochaine comme le High School, ni rechercher les connaissances essentielles, comme le College Course, notre cours semble se complaire à l'inutile, i.e. au plus précieux, "à la pierre blanche", plutôt qu'au chemin. Il y a donc sinon une opposition, du moins une différence profonde dans l'esprit qui inspire nos deux systèmes d'enseignement secondaires".

Voilà la situation de fait : dans le même milieu, des jeunes gens appelés à exercer des professions identiques, reçoivent une formation qui diffère sensiblement. Les uns auront des connaissances générales plus étendues, une conception du monde plus spiritualiste, cependant que les autres, mieux rompus aux disciplines scientifiques, disposeront d'une plus grande souplesse pour s'adapter aux conditions matérielles de la vie. En énonçant simplement le problème, c'est déjà laisser entrevoir qu'il est grave, qu'il est lourd de conséquences et qu'il n'est pas de solution facile. Ce ne devrait pas être une raison cependant pour ne pas s'y attaquer et pour ne pas essayer quelques modifications dont pourraient tirer grand bénéfice nos jeunes compatriotes.

Encore une fois, je n'entends pas médire de la formation classique dont je me plais à reconnaître les mérites, mais il me semble que, tout en conservant son caractère humaniste, il serait possible de ne pas négliger un certain ordre de valeurs dont la nécessité se fait aujourd'hui impérieuse. De nombreux postes sont à prendre pour les nôtres, à condition qu'ils soient adéquatement préparés pour y faire leur marque et s'y rendre utiles.

Dans d'autres secteurs, la concurrence se fait très âpre et elle le deviendra de plus en plus ; ce ne sont que les meilleurs qui triompheront, suivant la vieille loi biologique du "survival of the fittest". Une revision des programmes me paraît s'imposer, non pas pour les alourdir davantage, mais pour rechercher un nouvel équilibre entre les matières, un équilibre qui tiendrait mieux compte des réalités actuelles. Est-on parfaitement assuré, par exemple, que la formation de l'élève y perdrait beaucoup, s'il ne consacrait pas autant d'heures à l'étude du grec, une langue dont il ne conservera le plus souvent qu'un très infidèle souvenir, et si ces heures retrouvées lui permettaient de s'initier plus avant à la connaissance des sciences, de toutes les sciences qui font dès maintenant partie de son curriculum, mais auxquelles le temps ne permet pas d'accorder beaucoup plus qu'une attention rapide et distraite, en surchargeant indûment la mémoire à la veille d'un examen ? Je suis d'avis qu'un enseignement scientifique établi sur de saines bases pédagogiques pourrait puissamment concourir à former chez l'élève les qualités d'observation, de rigueur, d'analyse dont il aura besoin toute sa vie. Il aura jeté un peu de lest, il aura abandonné un peu d'inutile et de gratuit, mais après tout nous ne vivons pas dans une civilisation de mandarins et nous devons armer solidement nos enfants pour les combats qui les attendent.

Un autre point mérite peut-être de retenir ici notre attention. On a souvent parlé dans le passé de l'uniformité des manuels scolaires et d'aucuns s'y opposaient pour des motifs qui ne doivent pas entrer ici en ligne de compte. Ce qui me frappe, c'est que beaucoup de nos étudiants sont, dans les débuts surtout, fort désorientés par le fait de cette variété. Ils arrivent dans l'une de nos facultés ou de nos grandes Écoles, ayant poursuivi leurs études préalables dans des ouvrages très différents. Les connaissances qu'ils ont acquises sont sensiblement les mêmes, j'y consens volontiers, mais la présentation n'est pas la même. Devant la chaire du professeur, qui a sa propre méthode, ils ne sont plus au même niveau, et cela sans qu'intervienne la question de leurs aptitudes ou de leur effort personnel. Il devrait être possible de découvrir une formule qui éviterait ces inutiles flottements dont personne ne bénéficie et qui peuvent même, dans certains cas, dégoûter l'étudiant et l'éloigner d'une spécialité où il aurait pu donner sa pleine mesure.

Il ne s'agit pas, vous le comprenez bien, d'imiter servilement ce qui se fait ailleurs, mais de retenir ce qui peut nous être avantageux et favoriser

notre propre progrès. C'est ainsi qu'il serait peut-être sage de regarder attentivement ce qui se passe du côté de nos amis de langue anglaise. Je pense tout particulièrement à la reconnaissance officielle des matières facultatives. Après avoir passé son examen d'immatriculation mettant fin à sa scolarité au High School, l'élève peut procéder à des options, selon la carrière qu'il a en vue d'embrasser plus tard. J'emprunte à M. Louis-Philippe Audet, qui s'est fait l'historien de notre système scolaire, l'exposé du fonctionnement de ces options : "Un étudiant (McGill) se dirigeant vers le baccalauréat ès arts a le choix parmi une grande variété de cours ; cependant, à partir de la deuxième année, il doit concentrer son attention sur deux matières principales (Continuation Subjects) qui doivent être complétées par d'autres sujets de façon à bien équilibrer les études. Les cours facultatifs nécessaires pour compléter le travail académique doivent rencontrer les exigences de l'année dans laquelle il se trouve inscrit et répondre aux besoins de tout autre cours qu'il aura l'intention de suivre par la suite. C'est ainsi que, durant les deux premières années, l'étudiant doit suivre 5 cours comportant chacun trois heures d'enseignement par semaine ; durant la troisième et la quatrième année, il devra s'inscrire à 4 cours, soit 12 heures par semaine. Les cours obligatoires pour la première année, par exemple, sont l'anglais, le latin ou le grec et les mathématiques ; les cours facultatifs (deux au choix) sont l'histoire, le grec ou le latin (si non déjà choisi), le français, l'allemand, l'espagnol, les sciences (physique ou chimie ou botanique ou géologie ou zoologie ou géographie), la musique".

J'incline à penser que cette description rend bien compte de la situation. La question n'est pas de préconiser ce plan, mais d'en souligner le principe. Même si le cours secondaire chez les Canadiens français est tout d'une même venue, ne serait-il pas pertinent d'y introduire, après la versification, le principe de la bifurcation ? On répliquera peut-être que l'enfant est encore trop jeune pour être tout à fait au courant de ses dispositions et de ses goûts et que c'est exiger de lui une décision prématurée. Je n'en suis pas tout à fait sûr. En tout cas, une bonne orientation pourrait suppléer à ses propres déficiences et l'orienter dans la voie où il aura le plus de chances de développer au maximum sa personnalité. Ce qu'il perdrait en étendue, il le gagnerait en profondeur, il le gagnerait par une meilleure préparation à la carrière de son choix. Cette bifurcation au

milieu du cours classique a fait l'objet de nombreuses études et je sais que de bons esprits, loin d'y être hostiles, y voient une solution heureuse, une formule de modernisation dont les résultats devraient se révéler très précieux.

Ce serait en tout cas un moyen de faciliter l'indispensable coordination entre les différents degrés de l'enseignement qui demeurent encore trop compartimentés, trop étanches dans notre province. Qu'on songe par exemple au sort souvent pénible des élèves du classique obligés d'abandonner leurs études avant d'avoir atteint au baccalauréat et qui éprouvent des difficultés inouïes à se caser dans notre société. Qu'on songe également à la situation peu enviable de nos diplômés de nos écoles primaires supérieures auxquels il manque un chaînon nécessaire pour s'inscrire dans la plupart de nos facultés universitaires. Ce sont là des problèmes concrets et quotidiens dont nous devons rechercher la solution jusqu'à ce que nous l'ayons trouvée. Il y va de l'avenir des générations montantes, il y va aussi de l'essor et du progrès de notre province dans tous les domaines de l'activité. Nous n'avons pas l'intention de renier ni de dénigrer ce qui s'est fait dans le passé. Nous n'avons qu'admiration respectueuse pour une oeuvre grandiose, mais le temps est venu d'admettre que nous vivons au siècle de la spécialisation. S'y soumettre, ce n'est pas abandonner la culture générale dont la nécessité se fera toujours sentir, c'est tout simplement ne pas maintenir un moule commun pour des destins qui ne seront pas identiques. Il y aura toujours place pour les humanités, pour les intellectuels, pour les penseurs, pour les artistes, mais il nous faut aussi des savants, des ingénieurs, des techniciens, des chercheurs, et c'est en leur nom qu'au terme de mon mandat j'ai tenu à soumettre ces quelques remarques faites dans un esprit de collaboration et d'entraide.





